

RÉDACTION

Centrale-Supélec

Remarque importante

Il est tenu compte, dans la notation, de la présentation, de la correction de la forme (syntaxe, orthographe), de la netteté de l'expression et de la clarté de la composition.

I. Résumé de texte

Résumer en 200 mots le texte suivant. Un écart de 10 % en plus ou en moins sera accepté. Indiquer par une barre bien nette chaque cinquantaine de mots, puis, à la fin du résumé, le total exact.

La vie serait donc une valeur et même une valeur absolue, parce qu'elle serait partagée par tous les vivants. [...] Il serait regrettable que ce raisonnement biocentriste ait convaincu qui que ce soit car il repose sur un sophisme. De la proposition « vivre est la valeur commune à tous les vivants », il est impossible d'inférer « quelle harmonie entre les vivants, ils partagent tous la même valeur : vivre ! » – puisque justement, ils ne peuvent la partager. Les uns ne peuvent posséder ce bien qu'à condition d'en priver d'autres. C'est parce qu'elle est également visée par tous *distributivement* qu'elle ne peut pas être atteinte par tous *collectivement*. La laitue, le lapin et le renard partagent la même valeur : vivre. Mais le renard ne peut vivre qu'en empêchant le lapin de vivre, qui lui-même ne peut vivre sans avaler la laitue. La vie n'est donc pas une communauté morale parce que la communauté biotique ne peut exister qu'à condition de ne pas être morale. Si les vivants formaient une communauté de respect mutuel, ils cesseraient de vivre, et il n'y aurait plus de communauté biotique. La vie de certains doit empêcher celles des autres sous peine de mort. Le « respect de la vie » est donc une expression contradictoire. Si l'on respecte la vie, elle cesse. Si tout vivant respectait tout autre vivant, il n'y aurait plus de vivant – si ce n'est des « producteurs primaires », les vivants autotrophes que sont les plantes ou les phytoplanctons. Tous les autres vivants se nourrissent d'autres êtres vivants. En un sens, la vie des vivants est la condition de la vie d'autres vivants, mais en un autre sens, elle est son principal obstacle.

La vie, non pas l'expérience vécue de certains, ni évidemment l'existence humaine, mais la vie nue des vivants, est donc sans valeur. Si elle avait une valeur, ce serait la pire, du moins selon nos critères

moraux, ceux de la vie sociale ou de la communauté humaine. Car la vie n'est pas (seulement) paix mais (aussi) lutte : les uns dévorent les autres, ou les parasitent, les occupent, les utilisent, les chassent, les colonisent, les éliminent. Ce n'est pas toujours nécessairement le cas, car la vie offre aussi de nombreux exemples de coexistence pacifique, voire de coopération entre espèces, même si ces associations ne sont souvent que des formes de compétition indirecte ou différée. Néanmoins la vie n'est pas morale ; car, au bout du compte, la vie, c'est la compétition et donc la prédation, c'est la survie des plus adaptés, c'est la chaîne alimentaire, c'est la lutte pour la lumière des arbres d'Amazonie, c'est le cancer dont les métastases prolifèrent au préjudice du reste de l'organisme ; autant d'images de la vie. Ce n'est pas moral ni d'ailleurs immoral, car la vie ou la nature est simplement amorale. Les prédateurs ne sont pas plus méchants que les proies sont gentilles. Tous aspirent simplement à vivre. Les loups mangent les agneaux : on peut compatir à la douleur de l'agneau, mais ni plus ni moins qu'à celle du loup, puisque la faim est, selon tous les récits de famine, la pire des souffrances.

Mais il faut aller plus loin, et rappeler quelques évidences : l'augmentation considérable de la durée de la vie humaine depuis la fin du XIX^e siècle ainsi que l'indéniable progrès de la qualité de cette vie, quoique l'une et l'autre soient très inégalement réparties sur la planète, sont essentiellement dus à la défense victorieuse d'une forme de vie (la vie humaine) contre une autre, celle d'autres vivants, notamment des bactéries. Car il n'y a rien de plus dangereux pour les vivants humains que certains vivants non humains. Bactéries mortifères, virus funestes, ils prolifèrent, ils se dupliquent, ils se propagent à l'infini, créant sans cesse de nouveaux

variants afin de combattre les anticorps qu'on leur oppose et s'adapter aux organismes qu'ils rencontrent, qu'ils infestent, et qu'ils empêchent de vivre afin de pouvoir eux-mêmes vivre et se multiplier. Mais heureusement, certains êtres humains ont inventé des vaccins contre les virus, les rétrovirus ou les coronavirus, ou, mieux encore, des médicaments contre certaines bactéries nocives : ces inventions géniales, appelées justement « antibiotiques », qui, en tuant des milliards d'êtres vivants (*-biotiques*), en ont sauvé des millions d'autres.

Car la question n'est pas de savoir si vivre est *bon* dans l'absolu, ni même *pour qui* vivre est bon (pour tout vivant sans doute), mais *qui* doit vivre : le moustique qui aspire à sauver sa progéniture grâce au sang humain, ou l'enfant qu'il va ainsi contaminer du chikungunya ? Tout le monde a le droit de vivre, dites-vous, mais il y a des cas où il faut bien choisir. Qui mérite de vivre ? Les frelons asiatiques ou les abeilles ? Le coronavirus ou l'humanité ? Les éléphants du Botswana où ils prolifèrent (car ils sont défendus par les ONG environnementalistes du monde entier) ou les paysans (véritables vaincus de la mondialisation) dont ils ravagent les récoltes et qu'ils réduisent à la misère ?

Tous les êtres vivants aspirent à vivre également mais cette égalité-là ne fait pas une morale. Elle en est au contraire la négation. Rien de moins moral que le respect de la vie comme telle ou le respect égal pour tous les vivants. Cet égalitarisme-là n'est pas moral. Ses dehors compatissants dissimulent des conséquences funestes. Au-delà de l'humanité, l'égalitarisme est délétère.

Dans l'absolu, c'est-à-dire du point de vue de la vie, aucune espèce n'est « nuisible » puisqu'elle ne tend qu'à se maintenir en vie, comme toutes les autres. Mais comme la valeur de la vie est une valeur à la fois intrinsèque et relative au vivant dont il s'agit, il faut un instrument pour mesurer ce qui est plus ou moins bon, pour hiérarchiser ces égales « aspirations » à vivre de tous les vivants – et ce ne peut être que le point de vue d'une espèce. Quelle vie vaut plus ? Celle du loup ou celle de l'agneau ? On ne peut pas trancher sinon arbitrairement. Mais dans ce cas, pourquoi pas la vie de l'éleveur des agneaux ? Et pourquoi pas, plus généralement, le point de vue de l'humain ? Cet évaluateur en vaut bien d'autres. Mieux : il est *le seul* qui compte. Même le biocentrisme, s'il est sérieux, devra concéder qu'une vie humaine doit être préférée à celle d'un loup, d'un agneau, d'un chêne, d'un roseau, d'une bactérie. Il devra lui aussi concéder que, si toutes les aspirations à vivre sont égales, elles ne se valent pas. Il devra finalement se résoudre à une échelle de valeurs anthropocentrée. **L'anthropocentrisme n'est pas seulement souhaitable, il est inévitable.**

Il y a encore une autre raison pour préférer un point de vue humain. Non parce qu'il est anthropocentré mais parce qu'il est le seul, justement, à pouvoir être décentré. L'évaluation humaine est la seule qui puisse se faire d'un point de vue global et non du seul point de vue de l'espèce. L'être humain est le seul être écologue, le seul à pouvoir considérer la biosphère ou la communauté biotique comme un tout, le seul capable de calculer les effets les plus avantageux, à moyen et long termes, non seulement pour sa propre survie mais pour le maintien le plus durable des écosystèmes terrestres les plus riches.

Francis Wolff, *La vie a-t-elle une valeur ?* (2025)

II. Dissertation

La dissertation devra obligatoirement confronter les trois œuvres au programme et y renvoyer avec précision. Elle pourra comprendre deux ou trois parties et sera courte (au maximum 1800 mots). Cet effort de concision faisant partie des attentes, tout dépassement manifeste sera sanctionné.

« L'anthropocentrisme n'est pas seulement souhaitable, il est inévitable. »

Vous examinerez la pertinence de ce propos de Francis Wolff en le confrontant aux trois œuvres au programme.